

plétée par la théorie de la vérité, de la certitude et de leurs contraires. La connaissance doit se transformer en science, et sa valeur scientifique consiste dans son évidente conformité à l'objet, c'est à dire dans la vérité et dans la certitude. Nous passons donc du sujet à l'objet, de la pensée à la réalité, des opérations formelles de l'entendement au but réel de la pensée. Ces nouvelles questions appartiennent à la *Logique réelle*, ou, si l'on veut, à la téléologie de l'entendement.

CHAPITRE PREMIER

LA VÉRITÉ

Dans nos relations ordinaires, les mots « cela est, » « cela n'est pas, » distinguent suffisamment la vérité de l'erreur. De là la définition vulgaire, adoptée par Bossuet et par beaucoup d'autres « la vérité c'est *ce qui est*. » La vérité serait donc identique à l'être ou à la réalité, et l'erreur identique au non-être. Cette définition marque exactement le point de vue positif et objectif qui prédomine dans la vérité : pour voir les choses en vérité, il faut les percevoir telles qu'elles sont en réalité et non autrement; mais on oublie un point, c'est qu'il faut d'abord les percevoir ou les connaître, on oublie le sujet. La vérité et l'erreur sont deux déterminations de la connaissance, c'est à dire deux *rappports*, l'un affirmatif, l'autre négatif, entre l'esprit et les choses.

La vérité n'est ni l'être pur ni la pensée pure, mais leur rapport. L'être en lui-même est indifférent à la vérité et à l'erreur; il n'est vrai ou faux que pour une intelligence. S'il n'existait que des corps, les astres rouleraient éternellement dans leurs orbites sans qu'il y eût une vérité au monde. La vérité suppose sans doute des êtres, mais elle exige quelque chose de plus, des esprits pour les comprendre. Sans intel-

ligence, point de connaissance; sans connaissance, point de vérité. Mais l'intelligence seule ne suffit pas; elle est le sujet qui possède ou ne possède pas la vérité; à ce sujet, il faut un objet. La vérité est le rapport exact entre la pensée et son objet. Elle n'est pas simplement ce qui est, elle est ce qui est en tant que l'être est conçu tel qu'il est, ou ce qui est connu selon son essence. Elle s'applique à tout ce qui est, mais sous la condition qu'il y ait un moi, fini ou infini, qui puisse par la pensée s'unir à la réalité. La réalité s'entend ici de tous les modes de l'existence.

D'après la métaphysique, la connaissance, la vérité et la certitude sont égales et infinies en Dieu. Dieu est en rapport intime avec lui-même, voilà la connaissance; il se connaît et il connaît tout tel qu'il est, voilà la vérité; il sait qu'il est la vérité, voilà la certitude. Mais en nous ces trois termes ne sont pas équivalents : il y a pour nous plus de connaissances que de vérités, et plus de vérité que de certitude. Pour l'être infini, toute connaissance est vraie; pour des êtres limités, affectés de négation, la connaissance est vraie ou fausse, selon qu'elle est positive ou négative, conforme ou contraire à l'essence propre de l'objet. Nos connaissances s'étendent donc plus loin, je ne dis pas que la vérité pour Dieu, mais que les vérités qui sont à notre portée; car nos erreurs sont aussi des connaissances. La vérité par contre a plus de compréhension que la connaissance : celle-ci implique trois choses, le sujet, l'objet et leur rapport, quel qu'il soit; celle-là implique un quatrième terme, l'équation du sujet et de l'objet ou la parfaite harmonie entre la pensée et la réalité. Dans la connaissance, le rapport est arbitraire, l'objet est souvent transformé par le sujet; dans la vérité, le rapport est exact et le sujet se règle sur l'objet. La vérité est donc un principe d'ordre ou d'harmonie; elle a sa raison dans la correspondance qui existe entre le monde subjectif de l'esprit et le monde objectif des choses. Cette correspondance, manifeste dans l'union de l'âme et du corps, est précisément l'idée fondamentale qui domine la constitution de l'humanité comme être d'harmonie de la création. La métaphysique ne fait que confirmer les enseignements de l'an-

thropologie, en démontrant que l'homme, semblable à Dieu, est organisé pour connaître la vérité.

Les rapports et les différences entre la connaissance et la vérité peuvent se résumer dans les points suivants :

1. La vérité est *absolue*, la connaissance est *relative*. La vérité n'est pas l'être, avons-nous dit, mais elle est le rapport exact de l'être à l'intelligence. Si Dieu existe, ce rapport existe, indépendamment de nous, que nous le connaissions ou non. C'est en ce sens que la vérité est absolue et qu'elle est, non le produit, mais le but de la pensée humaine. Dieu même est la vérité, en tant qu'il se connaît, et comme Dieu est identique à lui-même dans tout ce qu'il est, la vérité possède toutes les propriétés divines. Elle ne dépend pas des individus qui la conçoivent ni des interprétations qu'on lui donne : elle serait encore pour Dieu si l'humanité n'était pas. Elle ne dépend pas non plus de la preuve qui souvent l'accompagne : la démonstration ne crée pas la vérité, mais la dévoile ou la manifeste à notre conscience ; elle ne la fait pas exister en soi, mais pour nous. Une vérité non encore découverte n'en est pas moins une vérité. Il y a des conditions de méthode pour trouver la vérité, mais la vérité même est au dessus de ces conditions. C'est pourquoi la vérité doit être recherchée pour elle-même, aimée et pratiquée pour elle-même, d'une manière absolue.

La connaissance, au contraire, en tant que distincte de la vérité, est relative à celui qui la possède ; elle dépend de sa volonté, de son attention, de sa culture intellectuelle. Il n'est pas en notre pouvoir, sans doute, de connaître ou non, mais d'avoir telle ou telle connaissance. Chaque connaissance déterminée est soumise à un ensemble de conditions inhérentes soit aux fonctions de la pensée et à la capacité individuelle, soit aux circonstances extérieures et sociales.

Il n'y a point de vérité relative, quoi qu'on dise. Les vérités de rapport, comme dans les mathématiques, sont elles-mêmes des vérités absolues. Il y a seulement des opinions, des convictions, des croyances relatives qui se combattent et se transforment. Une vérité peut être complète ou partielle pour nous, selon la mesure où nous la connaissons, mais en

tant qu'elle est vraie, elle est absolue. Ce sont ces opinions inconstantes et ces vérités partielles que les sophistes prennent pour des vérités relatives.

2. La vérité est *immuable* et éternelle ; la connaissance, *variable* et temporelle. La connaissance en effet devient et se développe avec la pensée humaine ; elle change par rapport au même objet selon les temps, les lieux, les individus ; elle se modifie dans le même individu selon les âges et les degrés de culture. C'est ce qu'il est facile d'observer dans les sciences qui ne sont pas encore fixées avec certitude. Les notions que nous possédons au sujet de la nature, de l'humanité, de Dieu ne sont pas les mêmes que celles qui régnaient dans l'antiquité, et varient pour chacun de l'enfance à la maturité de l'esprit : la connaissance est perfectible. La vérité au contraire est éternellement la même : elle n'est pas autre à Athènes ou à Rome, autre à Paris ou à Londres ; ce qui est vrai en un point de l'espace ou du temps est vrai partout et toujours ; ce qui est vrai pour l'un est vrai pour tous ; ce qui est vrai à l'égard de l'homme est encore vrai à l'égard de Dieu. Il n'y a qu'un seul principe de vérité, qui est universel et au dessus de la limite des latitudes et des époques. La vérité est l'essence même des choses, en tant qu'elle est conçue comme elle doit l'être, et l'essence ne peut être conçue comme elle doit l'être que d'une seule et même manière.

Sans doute, la vérité s'applique aussi aux faits contingents qui apparaissent et s'évanouissent dans le temps, aux phénomènes passagers qui marquent le devenir des substances spirituelles ou physiques ; mais ces phénomènes, d'une part, sont éternellement impliqués comme possibles dans l'essence des choses et peuvent être connus comme tels par une intelligence infinie ; et de l'autre, dès qu'ils sont posés comme réels dans la science, ils subsistent sans variation pour tout l'avenir. Un fait qui s'est produit ne saurait plus s'effacer, quelque funeste qu'il soit, et reste vrai pour Dieu, alors même qu'il finit par se perdre dans la mémoire des hommes. En ce sens, il y a des vérités qui naissent, mais il n'y en a point qui meurent. Toute l'histoire, comme série des événements qui se succèdent dans la vie universelle, est une genèse perpé-

tuelle des vérités de ce genre, des vérités de fait. On peut demander, par exemple, depuis quand il est vrai que la terre porte des êtres vivants ; mais il sera toujours vrai qu'elle a commencé à être habitée depuis tel moment de la durée, et si elle doit un jour perdre cette propriété, il sera toujours vrai qu'elle en aura joui pendant un long espace de temps fixé entre deux limites. Cette distinction ne s'applique pas aux vérités philosophiques qui ont pour objet des principes nécessaires.

Les faits peuvent être opposés et contraires dans le monde moral, puisqu'ils sont libres : la justice est observée, la justice est violée ; l'homme fait le bien, l'homme fait le mal ; mais la vérité n'est pas pour cela en contradiction avec elle-même : il n'y a point de contradiction à dire que l'esclavage existe en un lieu ou en un temps et n'existe pas en un autre. Les opinions et les doctrines peuvent se contredire, mais aucune vérité ne saurait être opposée contradictoirement à une autre vérité. Tout s'harmonise dans le monde, parce que tout relève d'une seule et même cause suprême ; le mal lui-même, résultant du conflit des êtres limités, s'explique et se concilie avec l'unité du plan de la création. La vérité est la fidèle reproduction de l'harmonie universelle dans l'intelligence. Tout doit se lier dans la science, comme tout se lie dans la réalité. C'est pourquoi la vérité, toujours la même pour tous, est le lien commun des intelligences. Tous les esprits se rencontrent dans la vérité, car affirmer la vérité c'est voir les choses comme elles sont, comme il faut les voir, comme Dieu même les voit. En saisissant la vérité, l'homme pense comme Dieu, s'unit à Dieu et concourt avec Dieu comme activité intellectuelle. C'est là le côté religieux de la science, que la métaphysique doit mettre en lumière.

3. La vérité est *nécessaire*, la connaissance est *contingente*. En effet, chaque connaissance particulière peut être ou ne pas être, peut être d'une manière ou d'une autre, puisqu'elle est variable et relative. La connaissance ne lie donc pas la volonté ; chacun peut l'abandonner, la développer ou la modifier à son gré. Les erreurs et les hypothèses comme telles ne captivent pas l'esprit. La vérité, au contraire, est néces-

saire. Il ne dépend pas de nous qu'elle soit ou ne soit pas, qu'elle soit telle ou autre : elle est nécessairement ce qu'elle est ; et du moment que nous l'avons reconnue, nous sentons aussi qu'elle s'impose à nous comme une nécessité de notre nature intelligente ; nous ne pouvons plus en conscience la contester. C'est à ce titre que la vérité est la *loi* de la pensée. Mais cette loi n'a, comme le devoir et la justice, qu'une nécessité morale qui engage la conscience, sans enchaîner la volonté. Chacun est libre de parler ou d'agir contre la vérité ; seulement en agissant ainsi il manque à ses devoirs et se met en contradiction avec lui-même : il y a mensonge ou mauvaise foi. C'est une bassesse ou une violence qui révolte le sentiment intérieur et qui soulève une protestation muette, comme dans l'histoire de Galilée. La vérité est donc la loi de l'intelligence, en ce sens qu'elle doit être le but constant de nos efforts, la règle de nos jugements et le fond de nos connaissances. Cette loi est identique à celle de l'être, puisque la vérité est l'être même conçu tel qu'il est. La vérité, du reste, est toujours de quelque manière dans l'esprit, car l'erreur, comme nous le verrons, ne saurait être absolue. La psychologie constate le même rapport entre la volonté et le bien.

4. Comme rapport nécessaire, immuable, absolu entre l'esprit et les choses, la vérité est un *principe objectif*, tandis que la connaissance est un fait subjectif. Quelques connaissances sans doute s'expriment comme la vérité par des jugements catégoriques, apodictiques et généraux, mais c'est là un simple fait psychologique qui résulte de l'analyse des conceptions rationnelles, comme éléments indépendants de l'expérience, et qui ne dispense pas de rechercher si ces caractères sont légitimes. Pour la vérité, cette question est résolue, les caractères sont objectifs, ce n'est plus une illusion, mais une réalité ; car la vérité indique entre le sujet et l'objet un rapport unique, à l'exclusion de tout autre, et tout rapport de ce genre est absolument et nécessairement le même pour tous. Il existe donc un principe de vérité, et la vérité comme telle n'a point son contraire. La vérité est divine, l'erreur est humaine. Il n'y a point de principe absolu

d'erreur ; car de deux choses l'une, ce principe serait Dieu ou opposé à Dieu : dans le premier cas, l'essence divine cesserait d'être une et la même, elle serait à la fois la vérité et l'erreur, et dans le second cas, il y aurait, chose contradictoire, deux êtres absolus et ennemis.

Aussi l'erreur n'est-elle pas opposée à la vérité une et entière, mais seulement à quelque vérité partielle ; l'erreur est une contre-vérité qui obscurcit quelque face de la vérité, non la vérité tout entière : c'est un nuage qui passe devant le soleil, mais qui ne supprime ni la vue, ni la lumière. Sinon, il n'y aurait plus d'objet à la pensée et la pensée même n'aurait plus de raison d'être. L'erreur comme la vérité suppose un sujet et un objet, et leur différence ne porte que sur le rapport des deux termes : l'une est le rapport exact, l'autre un rapport inexact ; le premier est unique et nécessaire, le second multiple et contingent ; celui-ci est une déviation de celui-là et ne saurait exister que si la vérité existe. Point d'erreur sans vérité, point d'erreur absolue. La vérité est à l'erreur comme le tout est à la négation d'une partie. La vérité est le but complet de la pensée. Ce but n'est jamais effacé de l'esprit, et n'est jamais épuisé par un être fini. L'erreur en retarde l'accomplissement, mais ne l'abolit pas. Le progrès de la science en favorise le développement, mais ne l'achève en aucune partie déterminée du temps. Si la vérité est absolue et infinie comme Dieu, il nous faut rigoureusement un temps infini pour la posséder tout entière. De là l'immortalité de l'âme, comme condition de la réalisation de notre destinée intellectuelle.

Fixons maintenant la *division* de la vérité.

La vérité est d'abord *une* en essence et en nombre. Il n'y a qu'une seule et même vérité, qui est la vérité infinie, embrassant la réalité une et entière. La vérité comme telle est une propriété de Dieu et équivaut à l'omniscience. Elle suppose une intelligence infinie et ne peut jamais convenir à l'homme. Mais l'homme n'a pas besoin de tout savoir pour comprendre l'omniscience. Tout être raisonnable qui peut se rendre compte de ses connaissances conçoit aussi une

connaissance sans bornes, adéquate à l'infinie réalité. Dieu voit tout et sait tout, disent les enfants ; Dieu a l'intuition infinie, dit la métaphysique.

Mais, comme toutes les propriétés divines, la vérité est organisée : elle forme un organisme de vérités particulières correspondant à l'organisme de la réalité, d'après les lois de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse ; car la science s'applique à toutes les déterminations de l'être, considéré en lui-même, dans son unité, considéré dans son contenu ou dans les diverses parties du monde, considéré enfin dans ses rapports harmoniques avec l'ensemble des choses. La vérité infinie enveloppe dans sa plénitude une infinité de vérités spéciales qui s'adaptent à l'infinité des êtres et des essences fondés en Dieu. De là la possibilité de diviser la vérité ou de la distribuer en ses espèces. Les principes de division sont naturellement les mêmes que ceux de la connaissance.

1. D'après son objet, la vérité est *immanente* ou *transcendante*, psychologique ou ontologique, selon qu'elle regarde le moi ou le non-moi. Cette division est faite au point de vue de l'homme qui trouve la vérité soit en lui-même, soit au dehors. Pour Dieu, toute vérité est immanente, car l'être infini est son propre objet et sait tout sans sortir de lui-même. Des connaissances transcendantes supposent un moi limité ; elles ont pour objet Dieu, le monde et l'humanité : de là l'ensemble des vérités religieuses, physiques, morales et sociales. Chacune de ces vérités se manifeste soit comme vérité simple dans nos intuitions, soit comme vérité de rapport dans le jugement et le raisonnement. Les unes et les autres sont des vérités réelles ; la vérité formelle est celle qui concerne seulement le rapport de nos pensées entre elles, abstraction faite de leur objet. On l'appelle encore vérité logique ou vérité de conséquence.

2. D'après la manière dont l'objet est conçu, la vérité est *complète* ou *partielle*, *certaine* ou *douteuse*, immédiate ou médiante, intuitive ou discursive. Ces distinctions sont de nouveau relatives à la faiblesse et à la limitation de l'esprit humain. En Dieu toute vérité est certaine, complète, immédiate, intuitive. Dieu voit tout ce qui est dans tous ses rap-